

Bâle et l'Alsace – l'Alsace et Bâle – une histoire entretissée

Madame le Président,
Messieurs les vice-présidents,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie d'Alsace,
Chers invités,

Je voudrais tout d'abord remercier chaleureusement votre vice-président et mon ami Gérard Leser de m'avoir prêté l'adjectif de mon titre : « entretissé », un mot que j'avoue ne pas avoir connu avant qu'il ne me le suggère, mais qui me semble bien illustrer notre histoire commune. Nous sommes effectivement issus du même tissu, géographique, historique, culturel, linguistique – et même climatique. Dans tous ces domaines, les Bâlois se différencient de leurs compatriotes suisses d'outre-Jura et se rapprochent des Alsaciens. Notre dialecte est bien plus proche du Sundgovien que des parlers de Zurich ou de Berne, à tel point que dans ces deux villes, on nous considère parfois comme des étrangers ... Il en est de même pour notre mentalité et notre humour qui sont souvent mal compris par les autres Suisses alémaniques.

Si j'ai mentionné notre histoire commune, c'est plus qu'une « captatio benevolentiae ». Car en effet, nous partageons les mêmes origines celtiques, nous avons fait partie de la même province romaine, nous avons été marqués à jamais par l'arrivée des mêmes Alamans, nous étions ensemble dans le royaume lotharingien hélas trop éphémère, pour nous retrouver dans le même Saint Empire germanique. Puisqu'il est impossible de résumer 2000 ans en 20 minutes, je vais me concentrer sur la période pendant laquelle le tissu entre l'Alsace et Bâle fut le plus dense, le siècle de l'humanisme, avant de procéder par quelques pas de géant au présent.

Nous sommes en 1431. Cette année-là, Bâle se préparait à accueillir le concile qui allait durer, avec quelques interruptions, jusqu'en 1448. L'initiative de se réunir au bord du Rhin ne provenait pas de Bâle, mais de Rome, et le choix du lieu était dû à des considérations géopolitiques, Bâle étant à égale distance des puissances politiques de l'époque. Elle disposait, de plus, du seul pont sur le fleuve entre Constance et Mayence, le prédécesseur de celui que vous voyez à travers les fenêtres. Avec ses quelque 10 000 habitants, la ville ne se croyait pas en mesure d'héberger une assemblée de cette taille pour une durée imprévisible, mais elle n'allait pas le regretter, comme nous le verrons. Un jeune secrétaire épiscopal d'origine italienne, Enea Silvio Piccolomini, que son supérieur, le cardinal Guiliano de Cesarini, futur président du concile, avait envoyé à Bâle pour préparer le terrain, écrivit à ce dernier une description très détaillée de la ville, y compris la beauté un peu rondelette de ses femmes. Voici les mots de Piccolomini pour situer Bâle : « *Ea est in Elsatica Regione, medium fere inter utrasque tenens* ». (« Elle se trouve en Alsace, au milieu des pays de chaque côté »). Bâle, qui, à l'époque, n'appartenait pas encore à la Suisse, était une ville alsacienne ; son évêché couvrait pratiquement l'ensemble de l'actuel département du Haut-Rhin. Or l'évêque avait déjà perdu une bonne partie de son pouvoir politique, contesté par les citoyens de Bâle, les commerçants et leurs corporations, de sorte qu'il n'exerçait en Alsace du Sud plus que son pouvoir spirituel. Le pouvoir temporel était, comme vous le savez, dans les mains des Habsbourg, à l'exception des villes de Colmar et de Mulhouse, membres de la Décapole.

Au moment du concile de Bâle, l'Alsace était donc avant tout une notion géographique. Bâle, ville libre de l'Empire depuis le début du millénaire, était coincée entre les deux centres historiques des Habsbourg, l'Alsace et l'Argovie, et se sentait toujours menacée. En effet, Rodolphe de Habsbourg avait assiégé la ville en 1273. Elle était sur le point de tomber entre ses mains, lorsqu'un heureux hasard la sauva : Rodolphe fut élu empereur pendant le siège. Il devenait ainsi, au moins formellement, seigneur de Bâle sans devoir l'occuper ... L'intérêt des Habsbourg pour Bâle n'était pas que dû à l'ambition de réunir leurs territoires dispersés. Il venait sans doute aussi du pont de Bâle, construit en 1225 qui ouvrait la voie vers le col du Saint-Gothard, la nouvelle transversale alpine, la plus courte entre le nord et le sud de l'Europe centrale. Elle était très prisée par les empereurs de l'époque qui devaient se rendre à Rome pour se faire reconnaître par le Pape – ou pour le combattre, selon les aléas de l'histoire. Le combat pour le contrôle du Saint-Gothard fut aussi, comme vous le savez, à l'origine de la Confédération suisse, mais c'est une autre histoire ...

Revenons en 1431 : Piccolomini décrit Bâle comme une ville moderne. La plupart des bâtiments avaient moins de 80 ans, puisque Bâle avait été presque complètement détruite par le terrible tremblement de terre de 1356 qui avait aussi ravagé une grande partie du Sundgau. La ville reconstruite s'était dotée d'un deuxième mur avec sept portes dont la plus grande et la plus belle, le Spalendor, donnait sur l'Alsace. Il existe encore de nos jours. La porte du Rhin, juste de l'autre côté du pont, a disparu. Elle comportait une peinture murale montrant un chevalier se dirigeant en aval, ce qui illustre bien que Bâle était alors clairement tournée vers le Nord et méritait son appellation de ville alsacienne ! Et s'il fallait encore une preuve supplémentaire de « l'alsacianité » bâloise : Piccolomini écrit qu'il y avait des nids de cigognes sur beaucoup de maisons et que ces oiseaux étaient considérés comme inviolables. Bâle dépendait en outre de l'Alsace pour nourrir sa population, surtout en blé et en légumes, sans oublier le vin !

Pendant le concile, Bâle fut pendant des années, en quelque sorte, le centre du monde chrétien et cette assemblée, la plus importante du Moyen Âge finissant, avec ses milliers de participants, donna un essor formidable à la ville, tant économique que culturel. Économique parce que la forte consommation de papier d'une conférence internationale – et cela n'a pas changé depuis lors ! – fit naître une industrie nouvelle. Et culturel, car le concile, avec la présence de personnes savantes pendant de longues années, créa une université éphémère qui s'arrêta avec lui en 1448. Du coup, la demande de papier chuta rapidement et la toute jeune industrie qui en dépendait connut sa première crise. Mais, comme en 1273, un heureux hasard vint en aide aux Bâlois. Dix ans après la fin du concile, en 1458, Enea Silvio Piccolomini était élu pape sous le nom de Pie II. Les édiles de Bâle envoyèrent immédiatement une délégation à Rome pour lui demander le privilège de pouvoir ouvrir une « vraie » université. Le document qui appuya cette demande fut d'ailleurs rédigé par un Alsacien d'origine, Heinrich von Beinheim, devenu citoyen de la ville en 1437. Pie II accorda le privilège, non seulement à cause du bon souvenir qu'il avait gardé de son séjour bâlois, mais aussi avec une arrière-pensée politique. Il voulait faire concurrence à l'université de Fribourg en Brisgau fondée quelques années auparavant par les Habsbourg, avec lesquels il s'était brouillé entretemps. Heinrich von Beinheim est malheureusement mort peu avant l'ouverture de l'université en 1460. Hans et Werner Flachslan, également d'origine alsacienne, étaient des promoteurs essentiels de l'université pendant ses premières années, Hans en tant que maire de la ville, et son frère comme haut fonctionnaire auprès du Pape. Peter von Andlau, encore

un Alsacien, chapelain de la cathédrale, devint en 1460 le premier professeur de droit canonique et, dès 1471, recteur de la jeune université. La même année, un autre Alsacien, Johannes Geiler von Kaysersberg, devint à la fois professeur de la faculté des arts et de la faculté de théologie et prédicateur à la cathédrale. Il était né à Schaffhouse, qui devait rejoindre la Suisse en 1501 en même temps que Bâle, mais il avait grandi à Kaysersberg (d'où son nom). Après la fin de son activité académique à Bâle, il devint prédicateur à la cathédrale de Strasbourg. Bon nombre d'étudiants venaient aussi d'Alsace, qui ne possédait pas encore d'université, celle de Strasbourg datant de 1538 seulement.

Mais l'université n'était pas le seul pôle d'attraction pour les intellectuels de tous horizons, et notamment alsaciens, qui ouvraient le chemin vers l'humanisme et plus tard vers la Réforme. Peu d'années après la fondation de l'université, dès 1468, Bâle disposait de sa première imprimerie. Elle doit peut-être son origine à un des collaborateurs de Johannes Gutenberg, qui mourut cette même année. La présence de l'industrie du papier, revitalisée après la création de l'université, facilita l'installation de cette nouvelle activité. Entre 1470 et 1520, Bâle comptait environ 70 imprimeurs. Parmi eux, des noms aussi connus que ceux de Thomas Platter, Johannes Amerbach et Johann Froben. C'est grâce à l'imprimerie, plus encore qu'à l'université, que la ville devint un centre de l'humanisme rhénan. Entre les deux institutions se développa une sorte de symbiose qu'on peut illustrer avec une des personnalités les plus brillantes de son temps, le Strasbourgeois Sébastien Brant. Il commença ses études à l'université de Bâle en 1475, y devint docteur en droit en 1489 et, seulement deux ans plus tard, doyen de la faculté de droit. Pour compléter ses revenus universitaires qui ne devaient pas être très élevés, il travaillait comme correcteur et éditeur auprès de l'imprimeur Froben qui, en 1494, publia son *Narrenschiff*. Cette *Nef des Fous* devint un vrai best-seller, traduit en plusieurs langues, dont le tirage ne fut dépassé que trois siècles plus tard par *Die Leiden des jungen Werther* de Johann Wolfgang Goethe. Les illustrations du *Narrenschiff* sont vraisemblablement d'Albrecht Dürer, qui séjourna aussi quelques temps à Bâle. Geiler de Kaysersberg s'inspira du livre de Brant pour ses prédications à la cathédrale de Bâle, en le parcourant de chapitre en chapitre pendant une année entière. Est-ce que *La Nef des Fous* aurait aussi inspiré le *Laus stultitiae (Lob der Torheit ou Éloge de la Folie)* d'Érasme de Rotterdam, dont la première édition fut imprimée à Paris en 1511 ? Nous ne pouvons que le supposer, mais ce qui est certain, c'est que le plus connu des humanistes fit une première escale à Bâle en 1514, lors d'un voyage vers Rome, dans le seul but de rencontrer l'imprimeur Froben. Il lui confia la deuxième édition de son livre, qui fut suivie par cinq autres en autant d'années.

La symbiose entre université et imprimerie, à laquelle il faut ajouter comme troisième pilier l'Église, vaut aussi pour deux autres professeurs alsaciens qui ont marqué l'université dans les années qui ont précédé la Réforme bâloise. Wolfgang Fabricius Capito de Haguenau fut professeur de théologie entre 1515 et 1520. Durant cette période, il publia à Bâle, entre autres, une grammaire en hébreu, avant de regagner Strasbourg où il devint un des promoteurs de la Réforme. Son successeur à l'université fut Conrad Pellican de Rouffach, arrivé à Bâle dès 1502, où il publia chez Amerbach les oeuvres complètes de saint Augustin. Comme Capito, il était un proche d'Érasme qui séjourna longuement à Bâle, mais les deux Alsaciens se brouillèrent avec l'humaniste de Rotterdam sur des différences d'interprétation de l'Eucharistie. En 1523, Pellican fut nommé professeur de théologie, en même temps que Johannes Hausschin, mieux connu sous son nom grécisé, Johannes Oecolampade. Ce futur réformateur de Bâle ne venait pas d'Alsace, mais d'Allemagne du Sud, et sa mère était Bâloise. Mais un de ses plus proches collaborateurs

était alsacien, Thomas de Gerfalck – ou Geyerfalck – natif de Munster, comme Gérard, à qui je dois d’avoir découvert les origines de cet homme dont l’histoire bâloise ne parle qu’en passant. En 1529, année de la réforme de Bâle, ce puissant prédicateur devint pasteur de la paroisse Sainte-Élisabeth, puis de la cathédrale de Bâle. Quant à son maître Oecolampade, il quitta sa ville au moment même de la Réforme qui, à son avis, était allée trop loin, avec la destruction des statues dans les églises, le « Bildersturm ». Il ne fut pas le seul à parvenir à cette conclusion : Érasme avait quitté Bâle un an plus tôt, avant d’y revenir quelques années plus tard – pour mourir. Ceux qui avaient préparé la Réforme étaient dépassés par elle.

Une troisième personnalité, cette fois à nouveau un Alsacien, avait quitté Bâle peu avant les deux autres, car il ne supportait pas non plus les querelles religieuses qui précédèrent la Réforme et dans lesquelles se confrontaient, en termes modernes, fondamentalistes et pragmatiques. Il s’agit de Beat Bild, plus connu sous son nom latinisé Beatus Rhenanus, dérivé de son village d’origine, Rhinau, entre Sélestat et Strasbourg. Comme Érasme et Oecolampade, il souffrait, parce qu’il savait que la Réforme de l’Église, inévitable, se ferait au prix de l’unité des Chrétiens. Il était venu à Bâle quelques années avant Érasme, pour gagner sa vie dans les ateliers de l’imprimeur Amerbach chez qui il résida aussi. Il se lia d’amitié avec Érasme qui voyait en lui son alter ego et qui écrivit que les deux étaient « ein Herz und eine Seele » (« un cœur et une âme »). Contrairement à Capiton et Pellican, Beatus Rhenanus ne se brouilla pas avec le Hollandais et lui resta fidèle même après sa mort, en éditant ses oeuvres complètes. L’œuvre principale de Beatus Rhenanus lui-même, *Rerum germanicorum libri tres*, une histoire de l’Allemagne en trois volumes, parut en 1531 à Bâle, non pas chez Amerbach, mais chez Froben.

Beatus Rhenanus laissa une trace visible à Bâle, une inscription latine en l’honneur du supposé fondateur romain de la ville, Munatius Plancus. Elle était apposée sur le mur d’une maison, place du Marché, maison qui a été détruite depuis. Mais le texte de Beatus inspira l’inscription qui figure sur le monument de Munatius, monument qui domine de nos jours encore la cour de la mairie de Bâle.

De la fondation de l’université à la Réforme, en passant par l’imprimerie, il y eut donc une continuité, à laquelle les Alsaciens contribuèrent fortement. Sans eux, Bâle ne serait pas devenue cette ruche bourdonnante gravitant autour d’Érasme, durant le siècle de l’humanisme, Bâle n’aurait pas eu ce rayonnement. Sans leur apport, il n’y aurait peut-être même pas eu de Réforme. Ce qui est étonnant, c’est que cette continuité ne fut en rien affectée par les bouleversements politiques de cette époque, des guerres de Bourgogne, en passant par le « Schwabenkrieg », qui amena les Bâlois à opter définitivement pour la Suisse en 1501, jusqu’aux guerres d’Italie avec la bataille de Marignan de 1515, qui mit fin aux ambitions territoriales des Confédérés. Les appartenances politiques jouaient un rôle bien moindre que les différences confessionnelles que la Réforme et ses suites allaient creuser. Il me semble en tout cas que la Réforme de Bâle, qui doit tant à l’humanisme, fut aussi le début de sa fin, et en même temps la fin de l’époque durant laquelle les relations spirituelles avec l’Alsace furent les plus intenses. Le clivage confessionnel créa une distance entre la Bâle protestante et l’Alsace, restée catholique, sauf Strasbourg et Mulhouse. Les contacts avec ces deux villes restèrent intenses, surtout avec Mulhouse, alliée (« zugewandter Ort ») de la Confédération depuis 1515. Mais, malgré ses affinités, Bâle se tourna de plus en plus vers les villes protestantes de Suisse, Zurich et Berne.

La guerre de Trente Ans qui dévasta l'Alsace, mais épargna la Suisse, priva temporairement Bâle de son Hinterland économique, mais renforça aussi les liens humains. Ainsi, Bâle accueillit en 1638 environ 7 000 réfugiés alsaciens, presque la moitié de la population de la ville ! Après la guerre, beaucoup de Suisses émigrèrent en Alsace pour la repeupler, mais ils provenaient surtout de la Suisse centrale, rurale et catholique et non pas de la Bâle protestante.

1648, l'année qui vit la fin de cette terrible guerre, devint l'année charnière pour les relations entre Bâle et l'Alsace : conformément à la paix de Westphalie, Bâle et le reste de la Suisse quittaient définitivement l'Empire germanique, grâce à la diplomatie de son maire, Johann Rudolf Wettstein, et l'Alsace devint française. Il n'est pas prouvé que Wettstein aurait pu négocier l'adhésion du Sundgau à la Suisse, mais même s'il avait réussi, il n'est pas certain que la majorité protestante des cantons suisses aurait accepté un nouveau membre catholique de la Confédération. Ainsi, Bâle est restée une ville frontière. Elle avait essayé en vain d'acquérir Huningue, en pleine guerre de Trente Ans, non pas par les armes, mais par l'argent, car les Habsbourg, à court de moyens, avaient « loué » le village de pêcheurs voisin à la ville, mais Bâle n'avait pas réussi à passer du statut de locataire à celui de propriétaire. Mais il est plus que douteux qu'elle aurait pu garder Huningue après l'arrivée des Français. Ces derniers avaient rapidement reconnu l'importance stratégique de cet endroit sur le Rhin, sur les nouvelles frontières du royaume. En 1679, Vauban y construisit la forteresse qui menaça Bâle pendant plus d'un siècle. Non pas que la France ait eu l'intention d'attaquer Bâle qui profitait de la neutralité suisse ; la forteresse était dirigée contre l'Autriche qui occupait l'autre rive du Rhin. Et c'est en effet l'Autriche qui assiégea Huningue trois fois de suite pendant les guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Les Suisses participèrent au dernier de ces sièges de 1815 du côté autrichien, en violation de leur neutralité. Le dernier commandant de la forteresse, le général Barbanègre, dirigea donc ses canons sur Bâle qui subit le bombardement d'une quinzaine de gros obus. Peu après, Barbanègre se rendit et livra la forteresse à l'archiduc Jean d'Autriche. Les Bâlois fêtèrent la fin de la menace avec des chants et des danses sur le Petersplatz, devant l'actuelle université. Il n'est dès lors pas étonnant que, lors du congrès de Vienne, les Bâlois demandèrent avec insistance la destruction complète de la forteresse, qu'ils obtinrent contre paiement d'une somme considérable ...

La suite du XIX^e siècle jusqu'à la guerre de 1870 fut à nouveau une période fructueuse pour les rapports entre Bâle et l'Alsace. Bâle profitait à nouveau de sa voisine, cette fois grâce aux progrès techniques, telle l'extension du chemin de fer entre Strasbourg et Mulhouse, la première « grande ligne » de France ! – jusqu'à Bâle qui devint ainsi en 1845 la première ville suisse à disposer d'une gare. Puisqu'elle était située à l'intérieur des murs, la ville fit construire une porte spéciale qu'on fermait la nuit, après le dernier train, pour être sûr que ce nouveau moyen de transport ne devienne pas un cheval de Troie moderne ... À la même époque, Bâle profitait aussi des avancées de la chimie à Mulhouse et de son école de chimie, la plus ancienne de France, ouverte en 1822. Avant la guerre de 1870, Mulhouse – le « Manchester du continent » – était un centre industriel bien plus important que Bâle, et ce sont des Mulhousiens comme Koechlin, Gerber, Durand et Huguenin qui furent à l'origine de l'industrie chimique de Bâle, à tel point qu'un auteur a pu écrire récemment que, sans Mulhouse, il n'y aurait pas eu d'industrie chimique à Bâle. Un partenaire de Gerber, Mulhousien lui aussi, contribua ainsi à la construction de la grande fabrique de colorants de Geigy. Grâce aux colorants, l'industrie textile bâloise, qui avait en quelque sorte pris le relais de celle du papier, trouva un essor nouveau. Les rubans de soie en

couleurs devinrent une spécialité bâloise jusqu'à la Première Guerre mondiale qui mit fin à ce genre de luxe. La chimie bâloise dut trouver d'autres débouchés, dans les colorants industriels et surtout dans les produits pharmaceutiques. De l'industrie du papier du temps du concile aux grandes multinationales pharmaceutiques bâloises de nos jours, il y a donc un fil conducteur – je reprends l'image du tissu – dans le développement industriel. L'Alsace y a toujours joué un rôle important, là encore jusqu'à aujourd'hui : des milliers d'Alsaciennes et d'Alsaciens qui travaillent toujours dans les entreprises pharmaceutiques de notre ville.

Bâle doit donc beaucoup à l'Alsace, sur tous les plans, et elle a eu l'occasion de montrer sa gratitude lors des trois guerres qui ont ravagé l'Alsace entre 1870 et 1945, en accueillant des réfugiés et des enfants alsaciens et en envoyant vivres et médicaments. L'Alsace a montré à son tour sa gratitude par des monuments dont le plus connu est le « Strassburger Denkmal » que vous avez peut-être vu en sortant de la gare. Lors de son inauguration au milieu des années 1870, la politique s'en mêla. Pour ne pas froisser les relations diplomatiques avec le nouveau Reich allemand de Bismarck, les autorités fédérales de Berne n'envoyèrent aucun représentant et conseillèrent au gouvernement bâlois de ne pas montrer trop d'enthousiasme pro-Alsacien dans les discours qu'on aurait pu interpréter comme étant pro-Français ...

Ce genre de retenue ne fut heureusement plus nécessaire en 1918 et 1945. Le 8 mai 1945, 15 000 Bâlois et Alsaciens fêtèrent ensemble la fin de la guerre et le retour définitif de l'Alsace à la France, sur le Marktplatz de Bâle, en chantant la Marseillaise et l'hymne national suisse. Une année après se produisit « le miracle de Blotzheim », l'accord franco-suisse sur la construction d'un aéroport binational sur territoire français, l'actuel EuroAirport Bâle-Mulhouse-Freiburg, aujourd'hui encore, le seul au monde qui peut à juste titre se déclarer « international ». L'initiative venait d'ailleurs – une fois de plus – de Mulhouse, l'alliée historique de Bâle et de la Suisse. Sur terre, les communications entre Bâle et l'Alsace au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale restèrent plus difficiles. Il fallut attendre deux ans pour que les lignes du tram bâlois vers Saint-Louis et Huningue soient rouvertes, et même les années 1960, pour que s'installent les premières organisations transfrontalières, en commençant par la création de la Regio Basiliensis en 1963.

Bibliographie

MÜHL Theodora von der, *Vorspiel zur Zeitenwende. Das Basler Konzil 1431-1448*, Verlag Georg D.W.Callwey, München, 1959.

STAEHELIN Andreas (Hrsg.), *Professoren der Universität Basel aus fünf Jahrhunderten*, Verlag Friedrich Reinhardt, Basel, 1960.

KAEGI Werner, « Discordia Concors. Vom Mythos Basels und von der Europa-Idee Jacob Burckhardts », SIEBER Marc (Hrsg.), *Discordia Concors, Festgabe für Edgar Bonjour*, Verlag Helbing&Lichtenhahn, Basel, 1968 (2 Bde.).

KIECHEL Lucien, *Histoire d'une ancienne forteresse de Vauban*, Société d'Histoire de Huningue, 1975.

SCARPATETTI Beat von, *Politische Präsenz und Grundherrschaft des Bistums Basel am südlichen Oberrhein*, aus Führer zu vor-und frühgeschichtlichen Denkmälern 47, Mainz, 1981.

TEUTEBERG René, *Basler Geschichte*, Christoph Merian Verlag, Basel, 1986.

BERCHTOLD Alfred, *Bâle et l'Europe, une histoire culturelle*, Éd. Payot, Lausanne, 1990 (2 vol.).

AMSTEIN Alex, *Rudolf Pleuler, Hansrudolf Schwabe : Basler Tram 1895-1995*, Pharos Verlag Basel, 1994.

BISCH Yves, *Chronologie d'Alsace*, Éd. Tableaux Synoptiques de l'Histoire, Le Cannet, 2005.

OBRECHT Andreas, *Weltgeschichte im Leimental*, Baag Druck&Verlag, Arlesheim, 2007.

KREIS Georg, *Zeitzeichen für die Ewigkeit, 300 Jahre Schweizerische Denkmaltopographie*, NZZ Verlag, Zürich, 2008.

LIENHARD Marc, *Histoire & aléas de l'identité alsacienne*, La Nuée Bleue, Strasbourg, 2011.

POLIVKA Heinz, *Ohne Mulhouse keine Basler Chemie*, *Elsass-Gazette* Basel Nr. 115, Januar 2012.

L'auteur remercie en outre son ami Jean-Christophe Meyer, journaliste et écrivain, de sa relecture attentive et surtout de l'amélioration de la langue française du texte original.

Hans-Jörg RENK, historien, rédacteur de la *Elsass-Gazette*, Bâle